

Roger Cornu

Porte ouverte sur la cuisine de la recherche

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Roger Cornu, « Porte ouverte sur la cuisine de la recherche », *Terrain* [En ligne], 2 | 1984, mis en ligne le 23 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2800.html>

DOL : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2800.html>

Document généré automatiquement le 03 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Roger Cornu

Porte ouverte sur la cuisine de la recherche

Pagination originale : p. 45-50



- 1 Un rapport de recherche, c'est un peu un plat prêt pour la consommation. On en connaît la phase finale sans savoir très bien ce qui s'est passé dans la cuisine. La lecture d'un livre de cuisine ne renseigne guère plus sur sa confection, à moins que l'on n'admette que toutes les conditions décrites dans la recette étaient réunies et que le cuisinier les a scrupuleusement suivies, ce qui est rarement le cas. Plus même, on reconnaît le bon cuisinier au fait qu'il s'inspire de la recette mais l'adapte en fonction de la conjoncture où il se trouve. C'est un peu la même chose dans le domaine de la recherche.
- 2 La méthodologie d'une étude concrète dépend en effet d'aléas trop nombreux pour qu'elle ne soit pas régulièrement modifiée au cours de l'étude. Celle-ci doit en effet prendre en compte l'objet grossièrement délimité au début de l'étude et qui sera affiné au fur et à mesure du travail, les hypothèses qui peuvent être modifiées en cours de route, la composition de l'équipe de recherche et les moyens disponibles, le terrain choisi pour ancrer l'étude concrète.
- 3 Pour ce qui nous concerne, l'idée qui préside à la recherche est la suivante : le syndicalisme et les grèves sont des caractéristiques communes à tous les secteurs de la classe ouvrière, mais prennent des formes particulières selon les types d'activités et les contextes sociaux ; l'activité militante et les formes de conscience actuelles sont fortement influencées par les expériences antérieures. Cette influence s'accompagne d'un recours à la mémoire. En même temps, pour cerner les expériences antérieures, le chercheur doit avoir recours à la mémoire de ceux qui furent acteurs ou témoins. Rencontrant la mémoire à deux niveaux différents, on ne peut pas ne pas s'interroger sur son fonctionnement car de sa meilleure compréhension dépendent les résultats de la recherche.
- 4 Le terrain choisi, ici, est la commune de Port-de-Bouc située à l'extrémité de la zone industrielle de Fos. Après un démarrage au XIX^e siècle lié à la mise en place des activités portuaires, Port-de-Bouc s'est surtout développée à partir de 1900 autour d'un chantier naval, des *Chantiers et Ateliers de Provence* (CAP). La ville ne sera pas pour autant mono-industrielle. Dès la fin du XIX^e siècle le port est actif, un dépôt de pétrole s'est implanté et l'on verra successivement l'installation d'une sècherie de morue (employant essentiellement

des femmes), celle de Kuhlmann et St-Gobain en 1915, de la Vieille-Montagne vers 1920, d'Eternit, et d'un ensemble de petites entreprises. La main-d'œuvre est assurée par des immigrations successives représentant plus d'une dizaine de nationalités. En dehors du chantier, les entreprises utilisent pour l'essentiel des manœuvres et des OS. Par contre, le chantier utilise essentiellement des ouvriers professionnels qui apprennent leur métier sur le tas. C'est un véritable centre d'apprentissage au cœur de la ville, où l'on entre par relations, et où les ouvriers des autres usines souhaitent envoyer leurs enfants. Le chantier occupe ainsi une place privilégiée et semble servir d'élément unificateur à la commune. Point de rencontre entre la main-d'œuvre des différentes entreprises, de rencontre entre les différentes vagues d'immigration, on ne peut traiter de la vie des quartiers, de la vie familiale, de voisinage, des intermariages entre nationalités, de la vie associative, de la vie syndicale et politique sans prendre en compte le chantier et les relations sociales qui se sont développées en son sein et autour de lui. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, on commence à voir les entreprises fermer les unes après les autres. Cette désindustrialisation atteint son point culminant avec la fermeture du chantier naval en 1966 et de l'entreprise de reconversion (Provence-Industrie) toujours axée sur l'activité navale en 1970, ce qui coïncide sensiblement avec le début de la construction de Fos. Cependant, la population de la ville continue à croître et Port-de-Bouc se transforme progressivement en ville dortoir. La CGT, syndicat dominant, et le parti communiste sur le plan urbain, continuent à se renforcer alors même que les anciennes bases industrielles sur lesquelles ils se sont développés disparaissent. La ville va fournir de la main-d'œuvre aux entreprises construisant la zone de Fos et, dans une certaine mesure, sera une pépinière de contremaîtres. Par ailleurs, une part non négligeable des ouvriers se mettent à leur compte ou iront travailler temporairement sur des chantiers extérieurs en France ou à l'étranger (plates-formes pétrolières au Moyen-Orient ou même chantier en URSS). Sur le plan du marché de la force de travail, à partir de 1975, la population devra faire face à la crise de l'emploi qui touche la France.

- 5 Depuis deux ans, une opération d'animation-crédation autour de la mémoire ouvrière s'est mise en place avec la participation de la population et est suivie avec intérêt par les comités d'entreprise de la zone de Fos. L'objectif consiste à révéler les éléments de mémoire collective, non dans un but muséographique, mais pour que l'expérience historique de la population ouvrière de Port-de-Bouc se transmette et puisse servir aux nouvelles générations, sur place et à l'extérieur de la commune. La présence de cette opération pose de façon brutale le problème des rapports du chercheur avec le terrain, en révélant des questions latentes dans toute recherche ou en posant de nouvelles questions.
- 6 Dans un premier temps, on est confronté à une population réceptive à l'enquête et les refus de répondre sont rares. La difficulté est inverse : ne pouvoir répondre à l'attente de tous ceux qui souhaiteraient être interrogés. En second lieu, on se trouve face à une masse de documents d'entreprise, syndicaux et individuels, qui ont été récupérés et qui sont archivés.
- 7 On voit apparaître au cours de l'enquête, de façon explicite, l'attente de l'enquêté par rapport à l'enquêteur. D'abord l'expression du mécontentement contre « les chercheurs » qui ne font que passer, collectent leur moisson, puis disparaissent, publiant ultérieurement un rapport auquel ils n'auront pas accès. Cela est d'autant plus sensible que le sujet de la recherche les concerne, qu'ils en attendent quelque chose. On se doit d'interroger les refus de répondre sous cet angle. Les sociologues ont peut-être trop considéré dans le passé les individus interrogés comme de simples « Objets » au lieu de les prendre comme des « sujets »¹. A une époque où la tendance à « prendre ses affaires en main » se généralise, il est difficile de ne pas prendre en compte les attentes de la population concernée par l'enquête. Pour notre part, nous avons décidé dans un premier temps de restituer, dans la mesure du possible, aux personnes interrogées le contenu de l'entretien (sous forme dactylographiée ou sous forme de cassettes enregistrées). En second lieu, le rythme de la recherche n'est pas le même que celui de l'animation ou de la création, et

ne peut répondre immédiatement aux besoins exprimés. D'où la nécessité de montrer que la recherche est bien un travail qui implique une certaine temporalité et de produire des éléments concrets en cours d'activité. C'est là une des formes de ce que l'on appelait « entretenir le terrain ». Cette double réflexion a présidé, dans notre recherche, à la production d'un document vidéo, mais c'est sur le terrain que l'idée d'utilisation de cette technique est apparue. D'une part, nous sommes confrontés à une équipe de création qui « donne à voir », ce qui pose la question de la forme de restitution la plus adaptée des résultats à la recherche.

- 8 En second lieu, il était possible, dans le cadre de l'opération, de disposer d'une infrastructure de vidéo, inexistante du côté de la recherche. La venue d'un chercheur de l'écomusée du Creusot travaillant sur le rivetage et la rencontre avec d'anciens riveurs nous a fait découvrir la possibilité de filmer cette activité en voie de disparition. Enfin les anciens ouvriers des chantiers savaient où retrouver l'outillage et connaissaient un atelier qui accepterait le tournage. Une telle conjoncture permettait d'expérimenter une nouvelle technique et de se poser la question de restitution à la population d'un document transitoire qui n'est pas un résultat de la recherche, mais un compte rendu d'une « période d'apprentissage ».

Apprendre à Port-de-Bouc

- 9 Lorsqu'on veut saisir la liaison entre formes de conscience et pratiques sociales, on est obligé de cerner au plus près les pratiques quotidiennes, qu'elles soient pratiques de travail, pratiques urbaines ou pratiques familiales, celles que l'on exécute de façon quasi machinale et que l'on ne verbalise pratiquement jamais. Tenter d'atteindre ces pratiques par entretien revient à les déguiser ou pour reprendre l'expression de Michelet à « s'habiller », et à « mettre des gants ». Dès que l'on aborde les pratiques professionnelles on se heurte à la difficulté d'accès aux lieux de travail². Il est pratiquement impossible, d'autre part, de les trouver décrites dans des ouvrages, ce qui oblige à retourner à la source. Diderot, en travaillant pour l'Encyclopédie, avait déjà saisi la difficulté ; le Prospectus en fait état et livre la réflexion d'un « sociologue » de l'époque. Il utilise d'abord la technique de l'entretien : « On s'est donné la peine d'aller dans leurs ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leur pensée, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables et de les définir, de converser avec ceux de qui on avait obtenu des mémoires, et (précaution presque indispensable) de rectifier dans des entretiens avec les uns, ce que d'autres avaient imparfaitement, obscurément, et quelquefois infidèlement expliqué... La plupart de ceux qui exercent les arts mécaniques ne les ont embrassés que par nécessité, et n'opèrent que par instinct. A peine entre mille en trouvera-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instruments qu'ils emploient et sur les ouvrages qu'ils fabriquent³. » Il ajoute que les hommes de lettres ne peuvent rendre compte du travail car leur vocabulaire est limité : ils ne connaissent pas le vocabulaire des métiers. Plus même, « le peu d'habitude qu'on a d'écrire et de lire des écrits sur les arts rend les choses difficiles à expliquer d'une manière intelligible⁴ ». En outre, « il est des métiers si singuliers et des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, et de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision⁵ ». La difficulté de se faire expliquer tient encore à une autre cause : « C'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres que les ouvriers s'entendent, et beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un atelier, c'est le moment qui parle et non l'artiste⁶. » Et de conclure : « Au reste, c'est la main-d'œuvre qui fait l'artiste, et ce n'est point dans les livres que l'on peut apprendre à manœuvrer⁷. » D'où le recours au dessin dans une perspective très cinématographique : « Un seul art dont on voudrait tout représenter et tout dire fournirait des volumes de discours et de planches. On ne finirait jamais si l'on se proposait de rendre en figures tous les états par lesquels passe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le discours suive le procédé de l'artiste dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons restreintes

aux mouvements importants de l'ouvrier et aux seuls moments de l'opération, qu'il est très facile de peindre et très difficile d'expliquer. Nous nous en sommes tenus aux circonstances essentielles, à celles dont la représentation, quand elle est bien faite, entraîne nécessairement la connaissance de celle qu'on ne voit pas⁸. »

10 On regrette à relire ce texte, jamais cité dans les manuels de sociologie, que Diderot n'ait pas eu à sa disposition magnétophone et caméra. Cette difficulté de saisie des pratiques notée par Diderot, nous la retrouvons sous la plume de Michelet qui signale que, dans les classes populaires, ouvriers et paysans, il existe « une discordance entre les actes et les paroles », une *pensée instinctive* qui « touche à l'acte, est presque l'acte ; elle est presque en même temps une idée et une action⁹ ». D'où la difficulté d'une expression sinon d'une culture populaire, soit qu'il y ait renoncement à toute forme d'expression¹⁰, soit qu'il y ait recours à un langage emprunté aux milieux intellectuels et inadéquat à la situation¹¹.

11 Georges Simondon, enfin, va dans le même sens en insistant sur l'apprentissage des pratiques de travail technique qui se font de façon intuitive inductive et entraînent une certaine forme de pensée et de mémoire souvent éloignée de la verbalisation¹². Ce qui nous semble essentiel, ici, quelles que soient les interprétations que l'on donne, c'est la saisie de pratiques habituellement non verbalisées, parce qu'elles sont réaction immédiate à une situation donnée fréquente, parce qu'elles sont de type manuel et incluent une part importante de langage gestuel, parce qu'enfin, les conditions de travail impliquent un environnement dominé par le bruit, les ouvriers ont souvent recours à la communication gestuelle ou par signaux sonores.

12 Pour le sociologue qui doit saisir les pratiques professionnelles à la fois comme relation technique (il faut bien fabriquer quelque chose) et relation de travail (rapports entre les ouvriers et entre ouvriers, maîtrise et direction), une des solutions, s'il ne veut pas faire de bévues¹³, consiste à subir un processus d'apprentissage au secteur d'activité en ayant recours non à des informations privilégiées mais à des initiateurs privilégiés¹⁴. Les ouvriers interrogés jouent un peu le rôle de « maîtres d'apprentissage » entraînant le chercheur dans un parcours initiatique proche des cheminements décrits par les ethnologues.

13 Reste pour notre propos, qu'il s'agit de pratiques exercées dans des entreprises aujourd'hui disparues avec des techniques dont certaines sont abandonnées. D'où l'impossibilité d'assurer cet apprentissage sans un recours maximal à la mémoire.

La mémoire et ses secrétaires

14 Diderot et d'Alembert, dans l'Encyclopédie, classent les connaissances, en se référant aux catégories de leur époque, sous trois rubriques : la mémoire, la raison et l'imagination qui sont les composantes de « l'entendement ». Ce qu'ils nomment « mémoire », nous l'appelons ici la *mémémoire*, en empruntant ce terme au dessinateur Fred¹⁵. Il s'agit ici des scories de l'histoire, véritable bric-à-brac produit par l'activité humaine, dont il ne reste souvent que des traces. Pour reprendre le vocabulaire des encyclopédistes, c'est la *nature ployée* (à des usages) que nous appellerions de nos jours environnement naturel et physiologie humaine (modifiés par l'histoire) et la *nature employée* (outillage, bâtiments, villes, etc.), autant d'éléments qui servent de champ d'action, de magasin à notre activité et de points de repère dans nos échanges et nos formes de conscience. Dans la science de l'homme, deux d'entre elles au moins, la préhistoire et l'archéologie, n'ont que ces éléments pour tenter de reconstruire l'histoire passée.

15 A l'autre extrémité, la mémoire proprement dite à laquelle s'adressent les sociologues et surtout les psychosociologues, que nous appellerons mémoire consciente, véritable machine à explorer le temps nous permettant de voyager dans la quatrième dimension¹⁶, où l'imaginaire (interprétation de sa relation à son histoire passée et au monde présent) rejoint l'imagination (anticipation de l'avenir)¹⁷. Cette mémoire s'inscrit toujours au présent par les autres et pour les autres et s'appuie sur les repères fournis par la mémémoire¹⁸. Entre ces deux extrêmes, proches de la mémoire, les relations sociales, sur lesquelles elle s'appuie, qui facilitent les

passages entre mémoire individuelle et mémoire collective et la reconstitution de souvenirs plus ou moins lointains. Plus proche de la mémémoire, le travail de « ses secrétaires » qui utilisent des supports tels que le livre ou le film et font fonctionner des appareils de mémoire comme les bibliothèques, les musées, les centres de documentation, périodiquement nettoyés, réorganisés, marqués par les idéologies et les rapports sociaux dominants d'une époque. Si l'on veut approcher au plus près les pratiques sociales et les formes de conscience, on se doit de réactualiser au maximum les situations dans lesquelles les choses ont été mémorisées. D'où un va-et-vient permanent de la mémémoire à la mémoire, en utilisant aussi bien des éléments encore présents dans l'environnement, en réactualisant certaines relations sociales. Le secteur de la mémoire étant encore mal connu, notre travail sur le terrain prend un caractère expérimental. Par ailleurs il implique une difficulté supplémentaire, le fait que la mémoire de chaque groupe prend des formes spécifiques liées à leur insertion professionnelle et sociale (c'est à ce titre que l'on peut parler d'une mémoire ouvrière intégrant elle-même de multiples formes). Dès lors, connaître les repères de la mémoire, c'est avoir terminé la recherche, mais en même temps atteindre au but c'est avoir recours à la mémoire. D'où la nécessité d'un processus itératif, « conversationnel », dont aucun manuel ne peut rendre compte car il ne prend jamais la même forme, ne se trouve jamais confronté aux mêmes difficultés.

Notes

1 Les techniques américaines, qui consistaient à payer l'interviewé ou à accompagner l'enquête d'une loterie, pour accroître le taux de réponses, retiraient en fait à l'enquêté le droit de réclamer. Il avait « été payé pour... » ou avait « accepté les règles du jeu ».

2 A moins de faire comme Robert Linhart, dans *L'établi*, de se faire embaucher dans une entreprise, ce qui n'est valable que pour les pratiques existant encore aujourd'hui.

3 D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Paris : Gauthier, coll. « Médiation », 1905, p. 138.

4 *Id.* p. 140.

5 *Id.* p. 138.

6 *Id.* p. 139.

7 *Id.* p. 141.

8 *Id.* p. 141.

9 Michel et *Le Peuple*, Paris : Julliard, Littérature, p. 180. Ceci par opposition aux intellectuels : « Nous autres, gens cultivés, nous jasons, nous disputons, nous répondons en paroles ce que nous avons d'énergie. Nous nous énervons par la dispersion de l'esprit, par le vain amusement de courir de livre en livre, ou de les faire battre entre eux. Nous avons de grandes colères sur de petits sujets, nous trouvons de fortes injures, de grandes menaces d'action... Cela dit, nous ne faisons rien, nous n'agissons pas... Nous pensons à d'autres disputes. Eux, ils ne parlent pas tant, ils ne s'enrouent pas comme font les savants et les vieilles. Mais qu'il vienne une occasion, ils agissent avec vigueur. L'économie des paroles profite à l'énergie des actes. » *Id.* pp. 180-181.

10 « Si l'interprétation lui manque, il reste découragé devant cette grande société qui lui semble si forte, si sage et si savante. Tout ce qui vient du centre lumineux, il l'accepte, le préfère sans difficulté à ses propres conceptions. » *Id.* p. 178.

11 *Id.* p. 179.

12 Simondon (Georges), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris : Aubier, 1969, pp. 88 et suiv.

13 Il existe encore trop, dans les sciences sociales, de descriptions de processus techniques, de systèmes de travail, d'entreprises, qui, si elles prenaient vie, seraient des monstres incapables de sortir le moindre mètre de toile, la moindre parcelle de fonte, la moindre voiture, etc. Braverman cite à juste raison ce passage du livre de Daniel Bell, *La fin des idéologies* : « C'est en 1899 que Taylor se rendit célèbre en apprenant à un Hollandais appelé Schmidt comment

pelletter 48 tonnes de gueuses de fonte par jour au lieu de 12 tonnes et demi. Chaque détail du travail à exécuter avait été défini à l'avance : la taille de la pelle, l'angle de pénétration dans le tas de gueuses, le poids de la pelletée, la distance à parcourir, l'arc fait par le mouvement de la pelle, les périodes de repos que Schmidt devait prendre. » Seulement D. Bell semble ignorer totalement ce qu'est une gueuse de fonte et son poids. De telles absurdités reposent, en fait, pour une part, sur l'absence totale de formation technique, sur une culture générale qui exclut la culture technique. La richesse du livre de Braverman, à l'inverse repose sur la relecture de nombreux textes à la lumière de la culture technique et de la connaissance des conditions de production qu'il a acquis au cours de son expérience professionnelle de chaudronnier dans la construction navale, de militant et plus tard d'activité dans une maison d'édition. Braverman (H.), *Travail et capitalisme monopoliste*, Paris : Maspéro, 1976, p. 94.

14Cornu (Roger), « L'informateur privilégié, démiurge de la collectivité scientifique », in *Les intermédiaires culturels*, Aix-en-Provence : université de Provence – Paris : librairie Honoré Champion, 1981, pp. 609-614. « Privilégié » ici n'implique pas une meilleure connaissance des pratiques, mais une relation privilégiée avec le chercheur.

15Fred, *Philémon, la mémoire*, Paris : Dargaud, 1977. Pour ceux qui considèreraient cette référence peu sérieuse, nous proposons de voir dans ce mot la contraction de mega-mémoire et de meta-mémoire.

16Nous avons emprunté cette image à H.G. Wells qui fait remarquer que lorsque quelqu'un est « parti » dans ses souvenirs, on dit « qu'il n'est plus là ».

17Jules Renard écrit dans son journal : « Mon imagination, c'est ma mémoire. »

18Nous avons développé ces thèmes, de façon plus systématique et technique dans *Le vif saisit le mort*, art. cité. On pourrait rapprocher notre analyse de la comparaison faite par G. Simondon entre la mémoire de la machine et celle de l'homme dans son ouvrage précédemment cité (pp. 120-124).

Pour citer cet article

Référence électronique

Roger Cornu, « Porte ouverte sur la cuisine de la recherche », *Terrain* [En ligne], 2 | 1984, mis en ligne le 23 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2800.html>

Cornu R., 1984, « Porte ouverte sur la cuisine de la recherche », *Terrain*, n° 2, pp. 45-50.

À propos de l'auteur

Roger Cornu

chargé de recherche au CNRS

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index thématique : terrain (notion de), mise en valeur (du patrimoine ethnologique)

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle